

Maurice HÉLIN

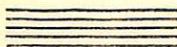
Bibliothécaire et Chargé de Cours à l'Université

LES LIVRES
ET
LEURS TITRES

EXTRAIT des

Cahiers de l'A. R. U. Lg.
Association des Romanistes
de l'Université de Liège

Sept.-Déc. 1956 - Tome VI - Nos 3 et 4



LES LIVRES ET LEURS TITRES ⁽¹⁾

L'épithète de livresque est nettement péjorative. On l'applique à un savoir acquis non point au contact des choses et à l'épreuve des faits, mais exclusivement à travers les livres. Quelle épithète faudra-t-il inventer pour qualifier le propos de celui qui, considérant des livres, s'interdit de les ouvrir et veut s'en tenir exclusivement à leurs titres ?

Notre excuse, c'est que pour ceux qui aiment vraiment les livres, rien de ce qui y touche n'est indifférent, et que d'autre part les écrivains — et les meilleurs — ont manifesté soit dans leur correspondance (2), soit dans les remaniements mêmes qu'ils ont apportés à leurs titres (3) l'importance qu'ils y attachaient. C'est le titre, en effet, qui établit le premier (et peut-être décisif) contact entre l'auteur et son public ; il est l'appât qui, du passant dont le regard erre un instant sur les volumes d'un étalage, va faire un acheteur pour le libraire et, pour l'auteur, un lecteur... (4)

(1) Texte revu et complété de la conférence donnée le 8 avril 1954 sous les auspices de la Commission Interfacultaire de l'Université de Liège pour l'Organisation de Cours publics.

(2) P. ex. la lettre de Gérard de Nerval à Daniel Giraud, où il propose d'intituler *Les Amours perdues...* ou *Les Amours passées* « rappelant *Peines d'amour perdues* de Shakespeare » le recueil qui sera finalement intitulé *Les Filles du feu*, dans le *Gérard de Nerval* de Jean Richer (coll. *Poètes d'aujourd'hui*, 21), 2^e éd. (1953), p. 164.

(3) Chez Balzac, *Les Deux Frères* deviennent *La Rabouilleuse* ; *Une Princesse parisienne*, *Les Secrets de la princesse de Cadignan* ; *Les Trois amoureux*, *Modeste Mignon...* ; *Le Traité du style* d'Aragon était primitivement *Destinée de La Fontaine...* Autre test : les efforts que les traducteurs mettent à bien rendre — il s'agit de tout autre chose, évidemment, que d'une exactitude littérale — le titre d'une œuvre étrangère. *Wuthering heights* est devenu tour à tour *Haute-plainte*, *les Hauteurs tourmentées*, *les Hauts de hurle-vent*, *les Hauts des quatre-vents*, *la Maison des vents maudits*, *le Plateau des Rafales...* Sur l'importance du titre, voir encore : Silvère Monod, *Dickens romancier* (1953) p. 370 ; Peter Penzoldt, *The English short story of the supernatural* (1952), pp. 1-14 (pour les *Ghost Stories*) ; M. Galliot, *Essai sur la langue de la réclame contemporaine* (1955), p. 349. Est-il besoin de rappeler ici les pages, trop courtes à notre gré, où M. Soreil a traité de l'« art d'intituler les livres » (*Plaisir aux Lettres*, pp. 33-34) ?

(4) Furetière déjà, dans *Le Roman bourgeois*, parle d'une *Rubricologie*, « ou de » l'invention des titres et rubriques, où il est montré qu'un beau titre est le vrai » proxenète d'un livre, et ce qui en fait faire le plus prompt débit » : c'est, il est vrai, dans la description d'une bibliothèque imaginaire, le *Catalogue des Livres de Mytho-phylacte*.

Ainsi, la vie publique d'un livre commence avec son titre, et c'est le titre encore qui survit aux naufrages littéraires, et sur qui repose la gloire des auteurs qu'on ne lit plus... Il n'y a pas de livre sans titre. Si d'aventure l'auteur n'a pas eu le temps ou n'a pas cru utile de lui en donner un, les copistes et les bibliothécaires se sont acquittés de ce soin, fût-ce en le désignant par son *incipit*. Et celui qui, en quête d'originalité, fait imprimer sur la couverture de son ouvrage *Le Livre sans titre* n'échappe pas à la loi commune ! Il y a par contre des titres sans livre, et pas seulement du fait des naufrages littéraires, mais parce que la parodie trouve facilement à s'exercer aux dépens des jeunes littérateurs ou des vieux pédants, et que c'est un plaisir raffiné de mettre à la torture les bibliophiles par un catalogue réunissant des exemplaires de toute rareté aux titres savamment aguichants (1). Même en laissant de côté les livres imaginaires, on se trouve en présence de matériaux si abondants qu'un gros traité suffirait à peine à faire découvrir les lois qui régissent l'appellation des livres et auxquelles d'ailleurs le caprice des auteurs semble toujours devoir rester rebelle. Les pages qu'on va lire n'ont d'autre ambition que d'inviter à la recherche en un domaine où chacun apportera le fruit de ses lectures et de ses réflexions personnelles.

* * *

Étymologiquement, un titre (*titulus*) c'est une étiquette : appendue à l'extrémité du bâton (*umbilicus*) sur lequel s'enroulait la bande de papyrus qui constituait le *volumen*, elle dispensait de dérouler celui-ci pour connaître l'auteur de l'œuvre ou la matière traitée dans l'ouvrage, tout comme celle d'un flacon ou d'une boîte en fait connaître le contenu sans qu'il soit nécessaire d'ouvrir la boîte ou de déboucher le flacon. Dans une bibliothèque de médiocre importance — et c'était le cas de presque toutes celles de l'antiquité et du moyen âge — l'indication soit de l'auteur, soit de la matière traitée suffisait à identifier l'ouvrage. Il faudrait esquisser à grands traits l'histoire du titre lorsque le *codex* eut remplacé le *volumen*. Bornons-nous à noter qu'il fallut attendre l'apparition du livre imprimé pour que s'implante l'habitude de consacrer au titre une pleine page. Littré le définit : « Inscription en tête d'un livre indiquant la matière qui y est traitée, et ordinairement le nom de l'auteur qui l'a composé » (2), c'est-à-dire qu'il prend le mot dans son acception large : les divers éléments réunis sur la page de titre (3) dont nous aurons à traiter successivement, car la prééminence est donnée tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Commencant sa leçon, le

(1) Le *Catalogue d'une très riche mais peu nombreuse collection de livres provenant de la bibliothèque de feu M. le Comte J. N. A. de Fortsas*, sorti de l'imagination d'un bibliophile érudit, René Chalou (1840), a été reproduit par Gustave Brunet, dans *L'Essai sur les bibliothèques imaginaires* qui fait suite au *Catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor... rédigé par François Rabelais, commenté par le Bibliophile Jacob*, Paris, Techener, 1862.

(2) Anticipant sur les conclusions de cet exposé, oserons-nous suggérer plutôt : « Inscription en tête d'un livre, destinée à l'identifier, ordinairement par le nom de l'auteur et par une référence plus ou moins adéquate au contenu de l'ouvrage. » ?

(3) Elle comporte aussi l'adresse bibliographique et, éventuellement, la marque de l'éditeur et l'indication de la collection : mais pour donner une définition plus concise, Littré s'en est tenu à l'essentiel.

professeur de troisième dit à ses élèves : « Prenez votre *Tite-Live* » et son collègue de cinquième : « Prenez votre *de viris* ».

Qu'en littérature, où le sujet importe moins, bien souvent, que la façon dont il est traité, le nom de l'auteur ait la prééminence, cela se conçoit aisément. C'est aussi le cas, cependant, en d'autres domaines. Les philologues classiques se réfèrent au *Daremberg* ou au *Pauly-Wissowa* ; les historiens au *Potthast* ; ceux qui étudient le passé liégeois au *Gobert* ou au *de Theux*, et les voyageurs emportent avec eux leur *Baedecker*.

On dit « le » *Littre*, et tout le monde sait qu'il s'agit du *Dictionnaire*, et non de l'*Histoire de la langue française*. L'usage finit par faire du nom propre un nom commun ; l'auteur s'est identifié à son œuvre, si bien qu'on dénomme aujourd'hui *Nouveau Littre* un grand dictionnaire de la langue française en cours de publication ; on est en train d'élaborer un *Nouveau Du Cange*, de même qu'au moyen âge des recueils de maximes ou de fables destinés à suppléer les ouvrages similaires jusque là en usage s'intitulaient *Novus Cato*, *Novus Aesopus*, *Novus Avianus*.

Ces appellations ne sont pas restées confinées dans la langue des spécialistes et des érudits : « Il a oublié s' *Donat* ! » (c'est-à-dire son livre de lecture élémentaire) expliquait une bonne femme qui ramenait son petit-fils vers l'école à l'heure où les autres enfants achevaient d'en sortir. Ainsi dans une commune hennuyère se perpétuait encore, au milieu du XX^e siècle, le nom d'un grammairien latin du IV^e !

Est-ce cela la gloire ? Elle ne va pas sans risque de dévaluation, si l'on en juge par ce qui est arrivé à Bottin, éminent statisticien français ; à Barrême, et à Calepin (Ambrogio Calepino), célèbre lexicographe italien, auteur d'un des premiers lexiques latin-italiens !

* * *

Venons-en au titre proprement dit. Si, comme le veut *Littre*, il se bornait à indiquer la matière de l'ouvrage (*La Linguistique* ; *Grammaire française* ; *La Loi sur les loyers* ; *Histoire de Belgique*) cela n'appellerait aucune explication. Mais il lui faut répondre à des exigences contradictoires : exprimer le contenu de l'ouvrage, d'une part ; et aussi le distinguer des ouvrages similaires. De là ces dénominations : *Traité de linguistique* ; *Précis de grammaire française* ; *Vade-mecum du propriétaire* ; *Manuel d'histoire de Belgique*.

Quelle en est l'origine et quelle en est l'histoire ? Bien que limitée aux seuls ouvrages latins du moyen âge, l'étude que M. Paul Lehmann a publiée sur la question (1) comporte 130 pages de texte compact. Nous ne pouvons entreprendre ici de la résumer ; mais comme elle couvre une période à laquelle remonte une tradition scolaire dont a vécu longtemps l'Europe occidentale et dont nous restons toujours tributaires, il sera utile

(1) *Mittelalterliche Büchertitel*, dans les *Sitzungsberichte der Bayer. Akademie d. Wissenschaften*, Jahrg. 1948, Heft 4 u. 1953, Heft 3.

de retenir le principe de classement que nous propose le savant professeur de Munich.

Laissant de côté les livres qui sont au-dessus de toute spécification : chez nous la *Bible*, le livre par excellence (qu'on trouve aussi désignée par les expressions *sacra pagina*, *bibliotheca*, etc.) ; chez les Musulmans le *Qoran* (= « la lecture » ou plutôt « la récitation ») ; chez les Parsis l'*Avesta* (*a-pustak* = le livre), nous en viendrons à ceux, entourés de moins de vénération, qu'on peut se permettre de présenter au gré des convenances de chacun.

Nombreuses sont les dénominations (*breviloquium*, *breviarium*, *compendium*, *compendiloquium*, *enchiridion*, *manuale*, *micrologium*) qui présentent le livre comme un abrégé, comme un manuel, c'est-à-dire comme un volume de format réduit et qui tient dans la main : sens qui s'est singulièrement affaibli, si l'on songe aux nombreux *Manuels* et *Handbücher* qui, dans une bibliothèque, occupent un rayon entier et davantage !

Epitome a longtemps survécu, mais uniquement pour désigner le recueil de textes faciles que Lhomond avait composé à l'usage des jeunes latinistes. Nous avons gardé *bréviaire* dans le sens d'ouvrage de consultation journalière : le *Bréviaire du philatéliste*. C'est une idée voisine, celle de manuel de base, s'en tenant aux principes élémentaires, qui a inspiré *Grammaire* (appliqué à des ouvrages qui n'ont rien à voir avec l'enseignement des langues) : *Grammaire des styles*, — *de la banque*, et *A. B. C.* : *A. B. C. de la comptabilité*, — *de la graphologie*.

A l'opposé, *Summa* vante le caractère encyclopédique de l'ouvrage. Ce n'est pas seulement le titre de l'œuvre maîtresse de saint Thomas, mais celui de quantité de traités, pas nécessairement de théologie (cf. *summa dictaminis*) ; *Catholicon* (= l'Universel), *Pandectae* (qui vient du droit, mais qui fut appliqué à l'ensemble des livres saints, ainsi qu'à des ouvrages de grammaire, de médecine et d'histoire avant de revenir au droit) témoignent d'ambitions analogues, que le diminutif *Summula* tente de concilier avec le souci d'être bref qu'impliquent les dénominations du type de *breviloquium* ou de *manuale*.

A une époque où les livres étaient rares et où l'on attachait du prix au travail de rassemblement qui groupait en un seul la matière dispersée en des dizaines de volumes, nombreux étaient les recueils intitulés *Flores*, *Florilegium* (c'est-à-dire *Anthologie*, *Chrestomathie*), et le titre de *Compiatio* n'était point un terme péjoratif, mais une recommandation.

L'excellence d'un ouvrage le faisait qualifier d'*aureus* ; de tous ceux à qui cette épithète a été décernée, la postérité n'a retenu que *La Légende dorée* de Jacques de Voragine. Nous employons toujours l'expression *Livre d'or*, mais l'éclat en rejaillit non point sur le livre, mais sur l'institution, sur l'entreprise ou sur les hommes à qui est dédié cet album commémoratif ou jubilaire.

Après l'orgueil des *livres d'or*, voici l'humilité des *cahiers*. Le mot est vieux (latin *quaternio*), mais la vogue en est récente ; la mort héroïque de Charles Péguy a rendu célèbres ces *Cahiers de la Quinzaine* qu'un

labeur obstiné et une remarquable équipe de collaborateurs suffisaient à peine à faire vivre. Pour Péguy, « cahiers » évoquait humble travail et probité écolière. Après lui, le snobisme s'en mêlant, ce fut une étonnante efflorescence de *Cahiers* de toute espèce, d'art, de politique, de littérature : *Cahiers verts*, *Cahiers d'Art*, *Cahiers du Journal des Poètes*, *Cahiers du mois*, *Cahiers de Paris*... Parmi ceux qui furent fondés par des jeunes, gardant le culte de Péguy pour « l'ouvrage bien faite », saluons *Les Cahiers* d'abord *mosains*, puis *mosans*, « revue mensuelle de littérature et de critique rédigée par quelques jeunes hommes du Pays de Liège » : ils ont tenu un peu plus de dix ans, presque un record pour une « petite revue » et mériteraient bien qu'un romaniste y consacre sa thèse de licence...

Tous ces *Cahiers* sont ou bien des périodiques ou bien des collections. Pour les ouvrages isolés, ce titre s'applique à des écrits intimes, journaux réels ou supposés, tels les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

Carnets dit la même absence de prétentions littéraires et donne les mêmes gages de sincérité : notes hâtives consignées au jour le jour par le voyageur, le reporter ou l'homme d'action ; impressions griffonnées à la hâte qui s'opposent à l'introspection du *Cahier*, rédigé à loisir et dont la sincérité — vraie ou prétendue — est le fruit de la réflexion.

* * *

D'autres titres font allusion non plus à l'aspect extérieur de l'ouvrage, mais à la forme littéraire que l'auteur a choisie pour exprimer sa pensée : *Soliloquia*, *Monologium* ; *Dyalogus* ou encore *Altercatio*, *Certamen*, *Conflictus*, c'est-à-dire *Débat* (cf. le *Débat du Clerc et du Chevalier*) où des thèses opposées s'affrontent et où se manifestent des rivalités de classes sociales, de nationalités, d'ordres religieux. *Tetralogus* ou *Quadriloge* (cf. le *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier) indique que quatre interlocuteurs prennent part à la discussion. *Centiloquium*, *Centilogus*, *Milleloquium*, *Multi-loquium*, par contre, font allusion, non plus au nombre des interlocuteurs, mais à celui des chapitres de l'ouvrage.

Autre façon pour un livre de se recommander à l'attention : la métaphore, qui en fait tantôt la clef qui vous ouvre la porte d'un domaine inconnu — le titre n'est guère resté qu'à la *Clef des songes* —, tantôt l'échelle qui vous fait accéder à la connaissance ou, pour les œuvres mystiques, à la béatitude : tels le *Gradus ad Parnassum* en usage dans les collèges du temps où l'on y faisait des vers latins et les *Zeven Trappen* (sept degrés) des mystiques flamands ; tantôt le jardin où nous cueillons les fruits du savoir : *Jardin des racines grecques*, pour citer un titre français : mais combien d'*Hortus*, d'*Hortulus*, de *Viridarium* (= verger) ; combien de *miroirs* où se reflètent les multiples aspects du monde ! Le catalogue de la bibliothèque de l'abbaye bavaroise de Tegernsee, établi dans les premières années du XVI^e siècle, ne mentionne pas moins de soixante-douze ouvrages intitulés *Speculum*. Tout le monde connaît ceux de Vincent de Beauvais : on voit qu'il y en a eu bien d'autres ! Notre historiographie liégeoise compte *Le Miroir des nobles de Hesbaie* de Jacques de Hemricourt et *Ly Myreur*

des historis, titre donné par Jean de Stavelot à la Chronique universelle de Jean d'Outremeuse.

A la même catégorie de métaphores appartiennent les *Théâtres*, les *Spectacles*, les *Tableaux* : les deux derniers ne requièrent pas d'explication : quant à *théâtre*, il faut l'entendre dans son sens étymologique : *theaomai* = je regarde, je contemple. Cf. le *Théâtre des Plans et Jardinages, avec un traité d'astrologie*, de Cl. Mollet, Paris, 1652 ; le *Théâtre des Etats de S. A. R. le duc de Savoye ...* (1700) ; *Le Théâtre sacré des Cévennes, ou récit des diverses merveilles opérées dans cette partie de la province de Languedoc*, Londres, 1707.

Métaphore voisine (il s'agit non plus du spectacle, mais de ce qui nous aide à le bien voir) : *Les Lunettes des princes* de Jehan Meschinot, et aujourd'hui encore : *Les Lunettes de l'amateur d'objets d'art* de Ch. Oulmont.

La réputation du *Thesaurus linguae graecae* d'Henri Estienne a contribué à maintenir la tradition de cette métaphore pour de grands dictionnaires : *Thesaurus linguae latinae, Trésor du félibrige...*

Ce ne sont là que des exemples parmi beaucoup d'autres, et nous ne faisons qu'effleurer le sujet. Mentionnons encore, pour le plaisir des amateurs de curiosités, quelques-unes des métaphores imaginées par les auteurs d'ouvrages de spiritualité : *Les Allumettes du feu divin pour faire ardre les cœurs humains en l'amour de Dieu où sont declarez les principaux articles et mystères de la passion de Nostre Sauveur Jesus*, par Pierre Doré (1538). L'abbé Brémond, dans sa grande *Histoire du sentiment religieux en France*, en cite de plus curieuses encore : *La Tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Seigneur* ;

La Seringue mystique pour les âmes constipées en dévotion ; mais, ajoutant qu'il n'a jamais eu les ouvrages en main, il se demande si, comme le *Petit pistolet du prêtre qui tire contre les hérétiques*, ils ne proviennent pas de ces catalogues de bibliothèques imaginaires composés dans un but de satire ou de parodie (1). Comment s'y reconnaître puisque, pour mieux donner le change, les auteurs de ces catalogues entremêlent les titres d'ouvrages réels et ceux qu'ils tirent de leur imagination ?

* * *

Façon encore pour un livre de se recommander à des lecteurs : c'est de dire le bénéfice qu'ils en peuvent attendre :

Le *Spara dorsum* (= Ménagez votre dos !) de Rathier de Liège assurait les écoliers qui en feraient usage contre les châtiments que l'ignorance risquait de leur faire encourir : l'ouvrage étant perdu, il nous est impossible de dire s'il tenait les promesses de son titre !

Quant au *Dormi secure* de Jean de Werden, il débarrassait les prédicateurs du souci de préparer leur sermon dominical. Citons enfin, à titre de curiosité, et bien qu'il ne s'agisse plus de métaphore, le *Hubriugus*, titre

(1) Cf. d'ailleurs G. Brunet, *Essai sur les bibliothèques imaginaires* (1862), pp. 345-346, note.

composé en accolant la première syllabe du nom des trois lexicographes : Hugutio, Brito et Lucianus chez qui l'auteur a puisé la substance de sa compilation. C'est le procédé dont on a usé pour forger BENELUX et les abréviations boursières : *Cofinindus*, *Brufina*, *Sogelec*...

Nous sommes d'autant plus sensibles au pittoresque de pareils titres qu'ils s'appliquent à des livres sérieux. On est devenu bien plus sévère aujourd'hui, et la réputation d'un ouvrage scientifique souffrirait d'une présentation quelque peu insolite. On concède le patronage mythologique : *Apollo*, *Orpheus*, *Dionysos* (titre de plusieurs ouvrages relatifs au théâtre), *Clio* (désignant une collection de manuels d'histoire), mais la fantaisie ne va pas au delà.

* * *

Liberté totale par contre pour la littérature d'imagination ! Aucune nécessité pratique n'impose au titre d'être la traduction exacte de l'ouvrage. A l'exemple des catalogues d'expositions qui indiquent simplement : *Peinture* ou *Composition* sans autre explication, des recueils s'intitulent *Poèmes 1911-1918* ou *Poésie 1916-1923*. Les romanciers n'en sont pas encore arrivés à ce dépouillement. Ils gardent, en général, le souci du « beau » titre, ou du « bon » titre ; l'essentiel est qu'il soit évocateur. Aussi élisent-ils un épisode, un site, voire un simple accessoire ou un comparse : *L'Orme du mail* ; *le Mannequin d'osier* ; *Les Cloches de Bâle* ; *l'Enfant à la balustrade*. Et dans le cas d'un recueil de contes et d'essais, le titre du premier couvrira aussi les vingt autres : *L'Alouette de Pâques*.

Cet arbitraire de l'écrivain quant à l'appellation de son livre découragerait d'avance toute étude si, dans la masse des titres, on ne discernait des modes, des styles et donc la possibilité d'une histoire — ce qui nous entraînerait fort loin — et d'une stylistique.

La liberté dans le choix du titre ne serait d'ailleurs pas totale si elle ne comportait celle de se ranger à la tradition, là où il en existe une. Pour de bonnes raisons, lorsque Jean Giraudoux eut écrit son *Amphitryon*, il l'intitula *Amphitryon 38* : l'indice 38 était une impertinence ; elle signifiait cependant qu'il était vain d'inventer un nouveau titre pour une histoire tant de fois mise à la scène.

Traitée à l'antique ou modernisée, *Antigone* reste toujours la même figure, le même drame : pourquoi les désignerait-on autrement ? Racine, sans doute, intitule *Phèdre* la tragédie qu'il imite de l'*Hippolyte* d'Euripide : mais justement il a axé sa pièce sur un autre personnage.

Le Cid, *Polyeucte*, *Bérénice*, *Bajazet*, et plus tard *Adolphe*, *Dominique* : quels titres meilleurs imagine-t-on pour des romans ou pour des tragédies qui sont essentiellement l'histoire du Cid, de Polyeucte, de Bajazet ou de Dominique ? Evidemment, quand le sujet n'est pas emprunté à l'histoire ou à la légende, l'auteur choisit à sa guise les noms de ses personnages. En matière de prénoms, et spécialement de prénoms féminins (beaucoup plus fréquents dans les titres que les masculins) : *Aimée*, *Claire*, *Isabelle*, *Lucienne*... trop de facteurs extra-littéraires jouent pour qu'il soit possible de les apprécier équitablement en tant que titres. Il en va autrement pour

les noms de famille : leurs consonnances, les images qu'ils évoquent esquissent déjà un portrait des personnages : *Les Pincengrain, Bouvard et Pécuchet, Tribulat Bonhomet...* Sans avoir lu *Germinie Lacerteux*, on devine que ce sera le roman d'une lamentable destinée, et Francis Jammes nous attendrit rien que par le choix de noms surannés : *Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont...*

Ces noms et ces titres ne sont pas toujours création pure. Il y a, dans la tête des écrivains, des personnages en quête d'état-civil. Duhamel, qui en ce temps-là habitait le V^e arrondissement, a vu avant moi la réclame d'un chocolat SALAVIN appendue au store d'une pâtisserie de la rue Cujas ; et je me souviens de ma surprise en trouvant les noms des personnages de *Saint-Saturnin*, dont j'achevais justement la lecture, sur les plaques indicatrices du chemin de fer départemental qui desservait Pontigny, dont Jean Schlumberger était l'hôte assidu...

* * *

L'inconvénient des prénoms, c'est qu'ils sont souvent inexpressifs ; ils appellent donc une paraphrase, une explication. Ces titres doubles étaient particulièrement à la mode au début du siècle dernier : *Agathe ou le petit vieillard de Calais ; Norbertine ou les suites du pèlerinage ; Léopold de Circé ou les effets de l'athéisme ; Edouard et Clémentine, ou les erreurs de la jeunesse pouvant servir de suite aux « Victimes de l'amour et de l'inconstance » ou Lettres de Madame de Blanville* (1).

Ce n'est pas seulement parce que déjà ils suggèrent les temps révolus où le récit va nous transporter (cf. *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises*) qu'on les utilise toujours, mais par nécessité d'être clair : sur l'affiche d'un spectacle, KNOCK accroche notre regard. Est-ce l'histoire d'un boxeur ? En plus petit texte, le sous-titre précise : ... *ou le Triomphe de la médecine*. Nous voilà éclairés.

Sur des ouvrages qui ne sont pas de pur divertissement, enfin, le prénom joue un peu le rôle du sucre ou du chocolat dont on enrobe des médecines amères : *Eulalie ou le grec sans larmes, Cornélie ou le latin sans pleurs...* Salomon Reinach les destinait aux jeunes filles, du temps où elles ne faisaient guère d'humanités complètes et moins encore d'études universitaires. *Emile ou de l'éducation* est sans doute à la source de cette tradition, favorisée aussi par des tendances archaïsantes : *Xavier ou les entretiens sur la Grammaire française...*

Parmi les noms de lieux, il est inutile d'insister sur ceux que l'actualité se charge de mettre en vedette : Anapurna, Everest, Dien-bien-phu... D'autres évoquent aussitôt des images, des musiques, un certain climat : Naples, Vienne, Séville... Leur utilisation dans un titre est plus intéressante, malgré tout, que l'exotisme par trop facile des *Kwaidan, Kotto, Youma* de Lafcadio Hearn, ou des noms à consonnance congolaise de nos romanciers coloniaux.

(1) Notons ici, bien qu'il n'y ait point de nom propre à expliquer : *La Fille du baigneur d'Augsbourg, ou Féodalité, Amour et Honneur* bien représentatif du goût du temps pour le mélodramatique.

Mais on sent la griffe de l'écrivain quand André Suarès corrige Marseille, un rien vulgaire avec son relent de savon, d'histoires marseillaises, etc., en *Marsiho..*

Ecuador ne frappe guère un anglais ou un espagnol : pour eux, c'est simplement le nom de la République de l'Equateur. Mais qu'Henri Michaux inscrive *Ecuador* sur la couverture d'un recueil de poèmes, et il éclate de toute sa rutilance au milieu des titres français !

Au surplus, on a toujours la ressource de forger des noms imaginaires : *Chaminadour, Mont-Cinère, Bourg-le-Rond* : songez à tout ce que celui-ci suggère de vie quiète, de monde refermé sur lui-même, de bonhomie, que l'inattendu va bientôt mettre en émoi... Dans *Voyage en Grande-Garabagne*, les réminiscences (Grande-Bretagne, marquis de Carabas, pays de Cocagne) introduisent déjà le lecteur à la visite d'un pays fabuleux.

* * *

On prétend qu'un bon titre doit être bref, et sur ce point aussi la littérature d'imagination n'a point à se plier aux exigences qu'une rigoureuse délimitation du sujet traité impose aux travaux scientifiques. *Contribution à l'étude des faunes ichtyologiques marines des terrains tertiaires de la plaine côtière Atlantique et du centre des Etats-Unis. Le synchronisme des formations tertiaires des deux côtés de l'Atlantique* tient plus du résumé que du titre ! La contrainte d'une typographie suffisamment lisible sur la couverture d'un in-12 limite la longueur des phrases utilisées comme titres : *Les Dieux ont soif, La Terre qui meurt, Elle n'a dansé qu'un seul été, L'Homme qui regardait passer les trains, Toi qui pâlis au nom de Vancouver...* (ici c'est l'incipit d'un des poèmes que Marcel Thiry a repris comme titre du recueil).

Les plus longs le sont juste assez pour retenir un instant l'attention du lecteur et pour amorcer sa rêverie. Il serait curieux de chercher les limites que dans ce sens-là il convient de ne pas franchir. Dans le sens de la brièveté, on ne pourrait aller plus loin que cette romancière qui s'avisa d'intituler son livre *S*, tout simplement : si c'est un idéogramme, il ne signifie rien, pour ceux du moins qui n'ont pas encore lu l'ouvrage. *Kim* et *Sarn* sont énigmatiques, eux aussi, mais non de propos délibéré et ont par surcroît une consistance typographique et phonétique suffisante pour se graver dans la mémoire.

Isolé sur sa page, le monosyllabe n'offre pas l'inconvénient qu'il présente dans un énoncé, de manquer de *Lautkörper* : il fixe, dirait-on, sur quelques signes embrassés d'un seul coup d'œil, le regard que la lecture promène au long des textes. Ainsi *L'Or, Non* (le roman du refus), *le Mur* concilient-ils admirablement la concision et l'expressivité.

Cette concentration de l'attention, on l'obtient fréquemment par la suppression de l'article. Elagué de ses éléments non significatifs, le titre acquiert toute sa densité : *Serres chaudes ; Alcools ; Partage de Midi ; Mort de quelqu'un*. La révolution du goût littéraire amenée par l'autre après-guerre favorisa cette mode, et l'on se plut à donner aux titres le ton

péremptoire de la manchette de journal ou de la plaque indicatrice : *Colline* ; *Courrier-Sud* ; *Faux Passeports* ; *Besoin de Grandeur* ; *Plaisir à Corneille* (1).

A la netteté du substantif s'oppose le flou de l'adverbe ou de l'expression adverbiale : *Jadis et naguère* ; et, chez le seul J.-K. Huysmans : *A rebours*, *Là-bas*, *En route*, *A vau l'eau*... Est-ce le même goût du titre estompé qui lui a fait intituler *Certains* un recueil d'essais critiques sur des peintres et des écrivains contemporains ?

Dans leur brièveté, les pronoms ont une valeur suggestive ou allusive qui est grande : au roman autobiographique de George Sand *Elle et Lui* répondit le *Lui et Elle* de Paul de Musset. Citons encore *Chansons pour elle* (cf. *Odes en son honneur*) et le fameux *Toi et Moi* — tirage-record pour les livres de vers — où l'on voit jouer ce « principe d'identification » dont l'efficacité est attestée par tant de titres de films, la plupart commençant par *je* : *Je suis un évadé* ; *J'épouse ma femme* ; *Je suis un nègre* ; *Je te retrouverai*... Pour les livres, voici : *J'ai tué* ; *Moi, juij*... ; *Moi, ce malade*...

La première personne n'est d'ailleurs pas nécessairement étalage de l'haïssable moi ! Songeons à la familiarité bon enfant de *Mon Oncle Benjamin* ou de *Mon Oncle et mon Curé*, et quand un de nos académiciens intitule son récent recueil de notes de voyage *Mes Amériques*, on peut se demander si c'est modestie — l'Amérique, oui, mais simplement telle qu'elle m'est apparue au cours d'un bref voyage — ou le contraire...

Le *tu* par contre est invitant, et comment résister à son appel : *Tu viens en France...*, *Tu vas en Angleterre*...

Avec des moyens tout différents, l'interrogation prend aussi le lecteur à partie, et le somme de chercher une réponse : *La Liberté, pour quoi faire ?*

Mode impersonnel par excellence, l'infinitif présente l'action à l'état pur, abstraite de toute contingence, riche de toutes ses virtualités et réalise, avec plus d'intensité encore l'effet de mise en valeur obtenu ailleurs par la suppression de l'article : *Boire à la source* ; *Donner à voir* ; *Voir la figure*...

A condition toutefois qu'un complément vague ou sans doute volontairement mal adapté ne vienne au contraire suggérer l'effort difficile, la tentative : renchérissant sur *Dire du mieux* (1891), René Ghil a publié en 1898 *Dire des sangs* (!), et il faut croire que le prestige de l'écriture symbolarde n'est pas éteint puisque, tout récemment, un jeune poète a entrepris de *Dire des Horizons* (!!!).

Retenons encore le parti que Verhaeren a tiré du participe passé employé substantivement : *Les Apparus dans mes chemins*. Nous laissons à un glossateur plus patient et mieux informé le soin de décider si, dans *Les Campagnes hallucinées*, le participe n'est pas pris comme équivalent de *hallucinantes*, plus exact, mais moins suggestif.

L'ordre des mots — comme on pouvait s'y attendre dans un cadre généralement étroit — n'appelle pas de remarques particulières. Un auteur

(1) Cf. M. Galliot, *Essai sur la langue de la réclame contemporaine*, p. 376, note.

de chez nous, oubliés sans doute de la leçon de composition française donnée à Monsieur Jourdain, avait cru devoir se mettre au goût du jour (de 1912) en intitulant son récit *Liégeoise Idylle* (!).

Avant d'aborder le domaine du vocabulaire, ouvrons une parenthèse pour mentionner les allitérations : inconsciente peut-être dans *Tartarin de Tarascon*, délibérées dans *Bergère légère*, *Pique-nique à Pékin*, *Tristes tropiques*, *le Littre du lettré* — tous titres d'ouvrages récents — et que Valéry lui-même ne dédaignait pas : *Degas - Danse - Dessin*.

* * *

On s'est livré, pour le cinéma, à une « enquête sur les étiquettes » (1) parce que les titres sont révélateurs, moins sans doute du contenu du film que de ce qu'on promet au spectateur et de ce que celui-ci s'attend à y trouver.

L'enquête a porté sur les films projetés en France de 1947 à 1951, et a classé par ordre de fréquence les mots (ou plus exactement les familles de mots, parce qu'on a groupé les synonymes et les termes apparentés, un peu comme dans un dictionnaire analogique) qu'on a relevés sur les affiches. *Amant et amour* y apparaissent 59 fois ; *Assassin, tueur, crime*, 51 ; *Femme*, 48 ; *Nuit, ténèbres*, 33 ; *Démon, diable, enfer, maudit*, 32 ; *Aventure*, 26 ; *Etrange, mystère*, 24 ; *Chemin, route* (l'idée de l'évasion), 19 ; *Mariage*, 18 fois, etc., etc.

La littérature donnerait lieu vraisemblablement à des constatations analogues, du moins celle des gros tirages. L'énorme mise de fonds qu'exige la réalisation d'un film oblige les producteurs à tabler sur les goûts du spectateur moyen. Le lecteur moyen a une existence beaucoup plus théorique, et les répertoires bibliographiques qui relèvent indifféremment dans leurs colonnes les titres de plaquettes confidentielles et ceux des romans populaires ne permettent guère de déterminer l'étiage de ses goûts et de ses besoins culturels. Bornons-nous donc à constater la prédilection manifestée pour certains mots, particulièrement évocateurs et chargés de « poésie » — entendez par là la poésie des airs de romances — tels que *soir, nuit, rêve, ombre...* (*L'Ombre de l'amour, — de la croix, — de la joie, — des heures, — des jours, — des oliviers, — des palmes, — des burnous, — du cloître, — du passé, — du cœur, — du soir...* (j'en passe) ; *L'Ombre maîtresse, — nuptiale, — qui s'étend sur la montagne ; L'Ombre sur la mosquée, — sur le bonheur, — sur ma porte...*). Collier donne *Le Collier d'ambre, — d'émeraudes, — d'étoiles, — d'or, — de perles, — de pierres de lune, — de saphir, — des heures, — des jours...*

Et dans le répertoire où nous puisons (2), les titres qui commencent par *cœur* n'occupent pas moins de quatre colonnes et demie d'in-quarto :

(1) Suzanne et Jacques Chevallier, dans *Regards neufs sur le Cinéma*, Paris, éditions du Seuil (1953) (Collection *Peuple et Culture*, n° 8).

(2) *La Librairie française, Catalogue général des ouvrages en vente au 1^{er} janvier 1930*, 2^e partie : *Répertoire par titres*, Paris, 1932 ; id., *Supplément au 1^{er} janvier 1933*, Paris 1933 ; les titres y sont rangés alphabétiquement d'après le premier mot

mettons quatre, si on défalque ce qui a trait à la cardiologie et à la dévotion au Cœur de Jésus !

C'est en fonction de ce goût — ou plutôt de ce mauvais goût moyen — qu'on mesurera l'importance de la révolution apportée par une imagerie neuve : *Tendres stocks* ; *Le Laboratoire central* ; *Les Champs magnétiques* ; *Feuilles de température* ; *Quarantième étage...* Des revues d'avant-garde empruntèrent leur titre à la terminologie ferroviaire : *Le Disque vert* ; *Signaux de France et de Belgique* ; *Bifur...*

Quand l'automobile en était à ses débuts et provoquait encore la curiosité, Octave Mirbeau publia un recueil de notes de voyage : *La 628-E 3* ; c'était le numéro de la plaque de la voiture qui l'avait promené en Belgique, en Hollande et en Rhénanie. L'autre après-guerre nous a apporté *L'Homme à l'Hispano*, *Ma Kimbell* (nom d'une marque imaginaire de moto américaine) ; *Le Jeune homme au cyclecar...* Le cyclecar, orgueil des jeunes sportifs de 1925, est devenu un accessoire comique dans *Les Vacances de Monsieur Hulot* ; le modernisme se périmait rapidement et les *Lampes à arc* sont allées rejoindre les vieilles lanternes...

Au surplus, cette imagerie inspirée du nouveau décor où vivent les hommes ne dit rien ni de leurs drames intérieurs ni des courants intellectuels qui caractérisent une époque. On les vit se refléter, au temps du symbolisme, dans des titres tels que *Les Tristesses* (1881), *Les Névroses* (1883), *Les Hantises* (1886) ; au désarroi que manifestent *Les Vergers illusoires* (1892), *Les Villages illusoires* (1895), *L'illusoire aventure* (1897) succèdent l'émerveillement, la confiance et l'optimisme de *La Beauté de Vivre* (1899), de *La Multiple splendeur* (1906), des *Eblouissements* (1906)...

Dans les années vingt, ce furent *L'inquiète adolescence*, *La Vie inquiète de Jean Hermelin*, *Notre inquiétude*, précédés, il est vrai, par *L'inquiète paternité* (1911) de Jean Schlumberger.

C'était l'époque, d'autre part, où les *Jugements* d'Henri Massis — sur lesquels renchérisait le bon Ghéon avec ses *Partis pris* — opposaient leur volonté doctrinaire aux *Impressions de théâtre* d'un Jules Lemaître ou au détachement de *Prétextes* ; cependant que la probité intellectuelle d'un Jacques Rivière et les scrupules d'un Charles du Bos s'entrevoient déjà dans des titres tels que *Etudes* ou *Approximations...*

Mais parfois l'écrivain refuse de communiquer au premier venu et immédiatement le secret de son message, et il affecte un détachement quelque peu hautain en des titres abstraits ou énigmatiques : *Variété* ; *Rhumbs* ; *Paludes* ; *Incidences* ; *Connaissance de l'Est* ; *Gravitations* (au pluriel !).

Le goût de l'expression elliptique explique la vogue du type *Actuelles* ; *Circonstanciées* ; *Matinales* ; *Provinciales* (celles de Giraudoux ; le titre de

significatif, c'est-à-dire que s. v. *ombre*, on ne trouvera ni *la Maison dans l'ombre*, ni même *A l'ombre du bonheur*, — *des buildings*, — *des cathédrales*, — *des célibataires*, — *des jeunes filles en fleur*, — *des légendes*, — *des oliviers*, — *des platanes*, — *des tombeaux*, etc. ; ces répertoires permettent donc tout au plus de se faire une idée approximative de la vogue de certains mots.

celles de Pascal n'est d'ailleurs pas de leur auteur) ; *Enfantines* ; *Fugitives* ; *Marginales*, transposition de neutres pluriels latins employés substantivement.

Les artifices — ceci sans nuance péjorative ! — aujourd'hui en faveur consistent soit en associations imprévues :

Les Pénitents en maillot rose ; *Les Voix du silence* ; *L'Œil écoute* ; *Penser avec les mains* ; *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* ; *Dieu a besoin des hommes...*

soit en mots astucieusement détournés de leur sens (*Ne va pas choisir tes mots sans quelque méprise !*) ; de leur sens habituel, du moins, sinon de leur étymologie : *les Illuminations* (= enluminures) de Rimbaud en sont l'exemple classique ; mais on peut en ajouter bien d'autres : *Charmes* (= *carmina*, c'est-à-dire enchantements, incantations) ; *Histoires naturelles* (au pluriel, il est vrai) ; *Usage interne* (de René-Guy Cadou) ; *le Secret professionnel* ; *La Chute des corps* ; *Les Grandes vacances* (celles des prisonniers français en Allemagne lors de la dernière guerre !) ; *Week-end à Zuydcoote*, dont l'action se situe pendant les jours les plus sombres de la bataille de mai-juin 40, et où le potentiel affectif dont *week-end* est chargé (1) contribue à aggraver la méprise ; *Petit manuel du parfait aventurier* (aventurier = auteur de romans d'aventures !).

Encore faut-il que la malice ne soit pas cousue de trop gros fil ! *Les Principes d'Archimède* est un roman ayant pour cadre un pensionnat, tenu par un certain monsieur Archimède, qui est un homme à principes...

Notons aussi la vogue de ce qu'on pourrait appeler les titres à référence, qu'il s'agisse d'une allusion à une locution proverbiale, à une formule d'usage courant ou à une citation littéraire : un même recueil de Valéry Larbaud groupe *Beauté, mon beau souci...* (citation de Malherbe) ; *Amants, heureux amants...* (La Fontaine) et *Mon plus secret conseil...* (Tristan l'Hermite).

Tel qu'en lui-même nous invite à achever mentalement le vers fameux du *Tombeau d'Edgar Poë* ; *Mes songes que voici* se réfèrent à Montaigne ; *La Pierre d'Horeb*, *La Porte étroite*, *Mort, où est ta victoire ?* à l'Écriture ; sans parler de ceux qui nous échappent parce que, à l'intention de lecteurs moins familiarisés que les anglo-saxons avec la Bible, on a préféré transposer plutôt que traduire une allusion pour eux inintelligible : ainsi *Eyeless in Gaza* est-il devenu *La Paix des profondeurs*.

A l'Ouest, rien de nouveau, était la formule habituelle des communiqués du G. Q. G. pendant les périodes de stagnation. Des expressions stéréotypées ou des locutions familières expliquent *La Suite dans les idées* ; *les Bâtons dans les roues* ; *les Quatre vérités* ; *la Fin des haricots...*

En intitulant un essai *Homo ludens*, Huizinga l'insérait en quelque sorte dans une série : *Homo faber*, *Homo sapiens* qui lui donne sa juste perspective.

(1) Cf. celui du mot *dimanche*, qui explique comment un même étalage offrait naguère *L'Enfant du dimanche*, *Les Mégots du dimanche*, *Le Dimanche de la vie !* Rappelons encore le titre de la nouvelle de Saroyan : *Le Zeppelin du dimanche*.

Il y a des titres, enfin, qui ne s'expliquent que par référence à d'autres tels *Les Grands chantiers au soleil* qui prétendirent donner la réplique aux *Grands cimetières sous la lune* ; ... mais ils épousent les brunes qui complète *Les Hommes préfèrent les blondes* ; ou bien les diverses altérations : *Mes Travaux et mes jours*, *Les Travaux et les joies*, *Les Travaux et les jeux* de l'archétype d'Hésiode ; *Le Prométhée mal enchaîné* ; ou encore le retournement qui vous fait passer des poèmes de Verlaine aux maximes de Maurice Beerblock : *Paroles sans romances...*

* * *

De fil en aiguille, nous voici loin des questions de vocabulaire ! Avant de terminer, il nous faut y revenir, ne fût-ce que pour signaler le rôle que jouent dans les titres les noms et les épithètes de couleurs. Ils sont particulièrement évocateurs et agissent puissamment sur notre sensibilité : *Les Ailes rouges de la guerre* ; *Les Flambeaux noirs* ; *La Chambre blanche* ; *Le Grand silence blanc* ; *Le Chien jaune* ; *Les Amours jaunes* ; *Verts pâturages...* Parfois, ils sont choisis en raison de leur valeur symbolique. André Thérive a expliqué que *Noir et Or* représentaient pour lui les deux aspects de la guerre, et Jules Janin, lorsque parut *le Rouge et le Noir*, que « M. de Stendhal ayant eu le dessein de dépeindre la société telle que l'avait faite le jésuitisme de la Restauration et ne voulant pas se hasarder à intituler son ouvrage *le Jésuite ou le Bourgeois*, par exemple, ou bien encore *Les Libéraux et la Congrégation*, a imaginé de désigner les uns » et les autres par des couleurs emblématiques... »

Mais tous les critiques n'ont pas été aussi clairvoyants, et celui de la *Revue des Romans*, par exemple, écrivait : « Nous serions bien embarrassés de dire quel rapport la fable de ce roman a avec son titre, car il s'appelle *Le Rouge et le Noir* tout comme il aurait pu s'appeler *Le Vert et le Jaune*, *Le Blanc et le Bleu* » (!).

Les noms de couleurs, il est vrai, sont également employés sans intention et uniquement pour le plaisir. Tristan Derème n'a pas eu le temps de compléter l'arc-en-ciel d'un bestiaire qui comportait déjà *la Tortue indigo*, *la Libellule violette*, *l'Onagre orangé* (onagre pour l'anagramme !), *le Poisson rouge et l'Escargot bleu*.

Et il ne faut point chercher de signification au *Bleu-blanc-jaune* de Valéry Larbaud : ce sont tout bonnement les couleurs du cordonnet tricolore qui serrait la liasse des cahiers du manuscrit... Désinvolture d'écrivain résolu à ne plus se mettre en frais ? ou plutôt, sans doute, marque d'amitié de l'auteur : son œuvre n'a pas encore reçu son nom de parade : pour lui et pour ses intimes, c'est simplement ce paquet de feuilles que vous trouverez sur le rayon supérieur de la bibliothèque, ou le *Cahier B. 1910* qui est dans le tiroir de gauche du bureau... Mais les tout grands seuls ont le privilège de nous traiter avec cette simplicité.

Maurice HÉLIN.